

James W. Foley, martyr, ou comment sublimer une mort violente en ligne

James W. Foley, Martyr, or How to Sublimate a Violent Death Online

James W. Foley, mártir, o cómo sublimar una muerte violenta online

Isabelle Lemelin

Volume 32, Number 2, 2021

Les technologies numériques et la mort

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083222ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083222ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemelin, I. (2021). James W. Foley, martyr, ou comment sublimer une mort violente en ligne. *Frontières*, 32(2). <https://doi.org/10.7202/1083222ar>

Article abstract

Alone with his executioner in the desert, James Wright Foley died in front of two cameras and under the gaze of multitudes. Today, the American journalist is a posthumous celebrity, partly a celebrity of what was supposed to erase him... Can we say that his execution, through its recording, its posting online and, above all, its broadcast, has become something else? Did the censorship and the omnipresence of screens allowing for the diffraction of the images in the video override his disappearance in some way, as is the case with the martyrs, who accept death without fading into oblivion? This "freeze frame" aims to question the effect of such a video on the vision of death and its limits.

Articles

James W. Foley, martyr, ou comment sublimer une mort violente en ligne

James W. Foley, Martyr, or How to Sublimate a Violent Death Online

James W. Foley, mártir, o cómo sublimar una muerte violenta online

Isabelle LEMELIN

Chercheure postdoctorale, Concordia; professeure enseignante, UQAM

lemelin.isabelle@uqam.ca

Résumé

Seul avec son bourreau dans le désert, James Wright Foley est mort devant l'oeil de deux caméras et aux regards d'une multitude. Aujourd'hui, le journaliste étatsunien est une célébrité *post mortem*, et ce, en partie grâce à ce qui devait *a priori* l'effacer... Peut-on dès lors dire que son exécution, par son enregistrement, sa mise en ligne et surtout sa diffusion, est devenue autre chose? Est-ce que la censure et l'omniprésence des écrans permettant la diffraction des images contenues dans la vidéo ont permis d'annuler en quelque sorte sa disparition, un peu comme c'est le cas avec les martyrs, lesquels acceptent la mort sans pour autant sombrer dans l'oubli? Le présent « arrêt sur images » vise à questionner l'effet d'une pareille vidéo sur la vision de la mort et de ses limites.

Mots-clés: James Foley; Daech; vidéo de décapitation; censure; diffraction; martyr

Abstract

Alone with his executioner in the desert, James Wright Foley died in front of two cameras and under the gaze of multitudes. Today, the American journalist is a posthumous celebrity, partly a celebrity of what was supposed to erase him... Can we say that his execution, through its recording, its posting online and, above all, its broadcast, has become something else? Did the censorship and the omnipresence of screens allowing for the diffraction of the images in the video override his disappearance in some way, as is the case with the martyrs, who accept death without fading into oblivion? This "freeze frame" aims to question the effect of such a video on the vision of death and its limits.

Keywords: James Foley ; Daech ; beheading video ; censorship ; diffraction ; martyrdom

Resumen

Solo con su verdugo en el desierto, James Wright Foley murió ante los ojos de dos cámaras y la mirada de una multitud. Hoy, el periodista estadounidense es una celebridad *post-mortem*, en parte gracias a lo que se suponía que iba a eliminarlo... ¿Podemos decir que su ejecución, el hecho de que fuera grabada, su publicación online y sobre todo su difusión, se haya convertido en algo más? ¿La censura y la omnipresencia de pantallas que permiten la difracción de las imágenes contenidas en el vídeo han permitido anular de algún modo su desaparición, como ocurre con los mártires, que aceptan la muerte sin ser olvidados? Esta «imagen congelada» tiene como objetivo cuestionar el efecto de este tipo de vídeo sobre la visión de la muerte y sus límites.

Palabras clave: James Foley; Daech; vídeo de decapitación; censura; difracción; martirio

James W. Foley, un photojournaliste originaire de Rochester aux États-Unis cumulant les expériences de correspondant à l'étranger¹, est disparu avec son interprète, le 22 novembre 2012², dans une zone contestée de la province d'Idlib située au nord de la Syrie. Sa famille et ses amis ont alors lancé une campagne publique pour sa libération : *Free James Foley*³. Le 19 août 2014, soit dix jours après que les États-Unis se soient officiellement engagés contre Daech et presque deux ans après avoir perdu sa trace, l'ancien enseignant est réapparu dans une vidéo d'exécution de quatre minutes quarante, mise en ligne d'abord sur YouTube, puis sur Twitter et ainsi de suite, ce qui a mis un terme à sa recherche. Du moins pour ses proches et le gouvernement américain⁴, car tant James Foley que ce macabre court-métrage allaient dès lors grandement attiser la curiosité et être mondialement « recherchés⁵ ».

Même si cette vidéo, déjà amplement étudiée à l'instar de maintes autres dont traitent notamment El Difraoui (2013), Comolli (2016) et Chouraqui (2018), mérite d'être resituée dans son contexte de production pour être mieux comprise, c'est plutôt sa réception et ce qu'elle a produit chez ses destinataires attirés⁶ qui a retenu mon attention.

Il m'importait de questionner les effets de cette « arme numérique de la terreur » (Salazar, 2017, p. 58) sur la *vision* de la mort⁷ et de ses limites chez les « ennemis » du récent califat l'ayant produite et auxquels il s'adresse, car la réponse de l'audience occidentale me semblait assez particulière. Pas que le court film du premier otage étatsunien décapité par « le virus mutant d'Al Qaeda » (Chouraqui, 2018, p. 20) présentait du jamais-vu, mais, contrairement à ceux des mises à mort de Daniel Pearl⁸ et de Nick Berg⁹ présentés jadis au compte-goutte par certaines grandes chaînes d'informations, il a été accessible à tout le monde en quelques secondes grâce aux technologies susmentionnées. En effet, à la différence des organisations ayant précédemment alimenté le jihad médiatique et la terreur-spectacle¹⁰, ledit État islamique a bénéficié des florissants réseaux sociaux¹¹, de la multiplication des téléphones intelligents et de la tendance générale au voyeurisme qu'ils favorisent. Désormais, on le sait, quiconque est muni de ces outils peut, d'une part, diffuser du contenu directement en ligne et, d'autre part, y accéder instantanément. Nul besoin d'attendre la décision éditoriale des grands médias pour prendre connaissance de ces menaces, ripostes ou intimidations filmiques, ni même de se contenter de quelques bribes. Sans ces traditionnels portiers (*gatekeepers*), tout ou presque est donné à voir sur n'importe quel écran, petit et grand, et les images macabres des derniers instants du quarantenaire se sont répandues comme une traînée de poudre.

Avec la même célérité, le monde entier a réagi et interagi, multipliant les messages (*posts*) et les mentions (*likes*) – un peu plus, Internet explosait¹² –, puis la censure est advenue. Malgré elle, ou plutôt grâce à elle, le clip montrant la fin de Foley a été mis en pièces. D'innombrables captures d'écran ont circulé frénétiquement (en ligne et hors ligne) et elles inondent toujours, sept ans plus tard, les différents moteurs de recherche. L'ampleur de la réaction en dit aussi long sur le rapport à ce type de mort que la vidéo elle-même. Du moins, elle met en lumière le fait que Daech a réussi à faire d'une pierre deux coups, soit faire perdre la tête à Foley et au monde entier, mettre non seulement sa victime à genoux, mais certains de ses compatriotes qui se mirent alors à valoriser, comme lui, les martyrs (Chouraqui, 2018, p. 4). Il faut dire que les parents de Foley ont rapidement déclaré à la presse : « Nous pensons qu'il était un martyr... Un martyr pour la liberté¹³ ». Ainsi, « les héritiers des djihads afghans et irakiens » (Chouraqui, 2018, p. 28) ont réussi à affoler la Toile – miroir aux alouettes diffractant¹⁴ les images dans les écrans à travers et dans lesquels nous vivons (Sobchack, 2016, p. 158) –, à un point tel que sa fin pouvant être vue mille et une fois ne semble plus avoir de fin, voire être elle-même une fin, comme c'est justement le cas avec celle des martyrs. Pour saisir, autant que faire se peut, comment ce meurtre offert sur l'autel des sites d'hébergement et des réseaux sociaux a ramené en force cette idée du martyre, et ce, même si cette mort n'a pas été filmée et diffusée en direct comme d'autres¹⁵, il importe d'identifier ce que donne à voir la

vidéo, de sa mise en scène à son montage iconique, puis de mettre en lumière les réactions suscitées par sa réception, de sa censure à sa prolifération numérique.

Un message à l'Amérique

Plusieurs ont glosé sur la qualité professionnelle des images et du son des vidéos du centre des médias *Al-Hayat*¹⁶, sur leur facture hollywoodienne¹⁷ ainsi que sur leurs évidents emprunts faits à certains jeux vidéo¹⁸. Celle qui m'intéresse, reprenant tous les codes de la culture pop (Chouraqui, 2018, p. 16; 20) et initiant une sanguinaire série, est du même ordre¹⁹. *Un message à l'Amérique* s'ouvre sur un extrait de conférence de presse de Barack Obama expliquant sa décision relative aux récentes attaques aériennes conduites sur le territoire contrôlé par l'État islamique. Après un fondu noir, elle enchaîne sur le plan large d'un homme, rasé et habillé d'une combinaison orange, agenouillé dans un désert aux côtés d'un autre homme debout, masqué et entièrement vêtu de noir. Le logo sophistiqué de l'organisation, un drapeau virtuel imitant l'étendard noir des armées du Prophète (Chouraqui, 2018, p. 61), flotte en surtitre. En sous-titres, anglais et arabes, apparaît le nom de James Wright Foley, lequel prend la parole. Durant son discours capté par micro-cravate, une deuxième caméra HD filme en plan serré son visage de profil. Une fois le message livré²⁰, l'autre empoigne le col de la tunique emblématique des prisonniers de Guantanamo²¹ et s'adresse à la caméra en anglais avec son accent britannique, agitant, de l'autre main, un couteau. Pendant que l'homme, identifié plus tard comme étant Mohammed Ewwaz ou Jihadi John²², vilipende les États-Unis²³, les plans de face et de profil de sa prochaine victime grimaçante alternent. Puis le Koweïtien de Londres pose la lame de son arme sur la gorge dudit humaniste. Après un autre fondu noir, surgit l'image fixe d'une tête posée sur un corps : la tête reconnaissable de l'homme vu vivant quelques instants auparavant et le même corps revêtu de la tunique fatidique, au cou dorénavant ruisselant de sang. Enfin, le bourreau présente à la caméra Stephen Sotloff, un autre journaliste étatsunien kidnappé près de la frontière syro-turque en août 2013, qu'il menace d'exécuter si les frappes continuent²⁴. C'est tout, mais c'est déjà beaucoup. C'est pourquoi, avant de poursuivre sur la réception de ces tristes minutes ayant assuré la célébrité de Foley, il faut s'attarder à certaines de ses particularités, soit le type de mise à mort et le deuxième fondu qui, à l'instar d'une guillotine, empêche de voir l'instant fatidique.

La décapitation – le degré zéro des supplices selon Foucault (1975, p. 49) –, pullule dans l'histoire de l'humanité. Qu'on le veuille ou non, *Homo Sapiens* coupe des têtes, il les expose autant qu'il collectionne les crânes humains et dépeint ces actes avec un plaisir certain²⁵. Pareil effacement des corps a toujours fait partie intégrante de la propagande des États tyranniques et l'autoproclamé islamique ne fait pas nécessairement pire, même si ce procédé, dont le caractère artisanal va à l'encontre des moyens *high-techs* mis en oeuvre pour l'exposer, s'était jusqu'à récemment plutôt raréfié²⁶. Or, le retour en force de la décapitation dans le contexte syro-irakien – propagande qui se fonde sur un système de parallèles historiques et sur l'exploitation du poids théologique de la région (Chouraqui, 2018, p. 59-60) –, ne doit pas éclipser son universalité. Prendre des têtes (ou la tête) reste une représentation du pouvoir²⁷ et le califat contemporain choisit d'étêter (Pape, Rowley et Morell, 2014) autant pour faire écho à divers ouvrages et imiter plusieurs images de l'histoire ancienne et récente du monde arabo-musulman, dont la geste des soldats de Yazid²⁸, que « pour prouver sa bravoure, faire honte aux ennemis et donner un exemple à ceux qui regardent » (Stahl, 1986, p. 61; 29), soit pour se montrer tel un véritable État dont la violence serait légitime selon Weber²⁹. Il sait que la décapitation, au même titre que n'importe quelle exécution publique³⁰ – performances indéniablement rituelles³¹ – « tire une part de son pouvoir de notre incapacité à nous en détourner » (Larson, 2019, p. 28).

Les médias djihadistes devaient, pour atteindre leur public cible, sinon leur cible dans cette guerre des images où ils se sont appropriés ce qui les a longtemps paralysés, soit la caméra et le cinéma en tant que machine visuelle, institution politique et outil de domination (Zagdanski, 2004), non seulement parler la langue du condamné mais surtout offrir « [une] exécution [...] pensée et organisée pour la vue » (Taïeb, 2004, p. 57). D'ailleurs, le califat de al-Baghdadi tire une partie de son pouvoir du caractère ostentatoire de ses actions. Elles doivent donc être vues. Or, dans la vidéo étudiée, « le *punctum temporis* de la chute » (Dominguez Leiva, 2004, p. 112) est seulement suggéré. Le fondu séparant le début de la décapitation par égorgement de son issue fatale – coupure métonymique³² qui n'empêche pas de l'imaginer vu les innombrables peintures qui représentent ce détail (Dominguez Leiva, 2004, p. 68) – fait écran. Par conséquent, il permet de tout regarder³³, d'en être peut-être plus horrifié³⁴, mais aussi d'en douter³⁵. Certains ont donc avancé que ce n'était qu'une mise en scène³⁶ pour provoquer l'ennemi et pas une scène de crime! Bien sûr, ce meurtre réalisé, non pas en « un seul geste et un seul instant » comme avec la guillotine (Dominguez Leiva, 2004, p. 21), ne s'éloigne pas trop de ce qui doit arriver sur maints plateaux. Son format par trop similaire à tant de fictions déjà vues mine l'effet du jamais-vu, mais ce n'en est pas moins une mort bien réelle. Évidemment toutes morts médiées, même réelles, semblent illusoires, car « la mise en cinéma [les] affecte d'un vernis de facticité ou d'irréalisme » (Comolli, 2016, p. 31).

Devant un pareil film, l'effet de déréalisation du cinéma, de la généralisation du spectacle audiovisuel et de la multiplication des écrans (Comolli, 2016, p. 76) opère coûte que coûte. Il fait voir le monde comme le spectacle du monde et qui, au matin du 11 septembre, provoqua une complète incrédulité chez plusieurs reconnaissant vaguement les scènes, lesquelles existaient dans leurs imaginaires puisqu'elles avaient été présentées auparavant à des fins de divertissement³⁷. Ainsi, une certaine « accoutumance du regard » (Taïeb, 2004, p. 58) fait que « c'est à ne pas y croire et nous sommes [quand même] contraints d'y croire », comme l'écrit Cohn (2016, p. 73), puisque l'État adepte de *gore* avait déjà habitué, à l'automne 2014, son public à beaucoup plus de détails (voir Comolli, 2016, p. 14) et avait même créé un véritable engouement pour ses vidéos sanguinolentes. Tout ayant été montré et vu, même le plus révoltant³⁸, il est donc parfaitement légitime de se demander pourquoi le meurtre du photjournaliste, s'il y a eu meurtre, n'est pas montré dans ce montage. *Al Hayat* et *Al Furqan* voulaient peut-être, précisément et volontairement, brouiller un peu plus les frontières entre fiction et réalité (Chouraqui, 2018, p. 43) et provoquer des débats enflammés. Usant de notre ferveur digitale et abusant de notre amour des images, ces organes ont « détourné » les imaginaires, retourné le *soft power* hollywoodien contre lui-même (Chouraqui, 2018, p. 11). Avec le spectacle par trop sinistre pour les sensibilités (Larson, 2019, p. 28) de la décapitation de Foley, Daech est parvenu à prendre le contrôle d'un autre territoire : Internet, minant « la certitude que [ce dernier] et les technologies numériques nous appartiennent et que nous les contrôlons » (Salazar, 2017, p. 58; voir également Bronner, 2021, p. 146).

Effet Streisand ou de la diffraction

Avant même l'authentification du clip par le Conseil de sécurité américain le lendemain, les responsables des sites l'hébergeant fermaient les comptes liés à sa diffusion. Personne n'avait besoin de déterminer si c'était une fiction ou la réalité pour comprendre que l'arme et l'agresseur, c'étaient la vidéo et sa diffusion, et qu'elles importaient presque plus que le meurtre en tant que tel. Comme si la cible n'était pas la victime, mais bien le public : un public rendu complice et qui, un peu comme lors de la consommation de pornographie, participe à l'exploitation des corps et aux stéréotypes sexistes (Zagdanski, 2004, p. 213).

Même si Internet permet de se déresponsabiliser, soit d'observer de près tout en gardant [ses] distances (Larson, 2019, p. 89), n'importe qui pouvait, sans fournir le moindre effort, y participer par le regard³⁹, lequel, même sans « l'instant inénarrable » (Jankélévitch, 1977, p. 219) dans le

montage final⁴⁰, fait partie de l'exécution (Taïeb, 2004, p. 60). En ce sens, Foley était en quelque sorte autant victime des regards que du couteau du bourreau, car la vision de sa mort a pu faire autant jouir que son meurtre par les célèbres sadiques islamiques, offrant notamment la satisfaction d'avoir remporté une course contre la montre⁴¹ et son prix afférent, soit l'indélébile souvenir d'un cou tranché au-dessus d'une combinaison orange... D'autres pouvaient jouer le jeu des bourreaux jusqu'au bout, en assumant au départ la tâche de dissémination, sans crainte de représailles. Cependant, dès le 20 août, la vidéo était traitée par la police britannique comme « une publication terroriste pouvant conduire quiconque la regarde, la télécharge ou la diffuse à être poursuivi pour terrorisme » (Krayewski, 2014). D'ailleurs, trois jours seulement après sa publication, la vidéo était difficile à trouver⁴², mais le « mal » était déjà fait.

En fait, la volonté d'empêcher son visionnement et son partage avait déclenché l'effet inverse : l'effet Streisand (Bronner, 2021, p. 272-273). Il faut dire que les médias, même s'ils ont généralement refusé de montrer les images de Daech – ces dernières constituant leurs principales armes de propagande⁴³ –, ont toutefois sauté sur l'affaire, laquelle a attiré l'attention de manière inédite⁴⁴. En dépit des nobles politiques éditoriales, toutes les chaînes et tous les journaux en ont parlé et plusieurs ont présenté, dépendamment du support, des extraits ou des captures d'écran qui pullulent toujours sur la Toile. Fonctionnant comme une police de la pensée⁴⁵, ils ont rapidement imposé un commentaire sur les images, et ce, afin de les substituer (Salazar, 2017, p. 156). Ainsi, les grands organes de presse, pour traiter de cette vidéo qu'on *ne saurait voir* (et/ou nous informer qu'on ne saurait la voir), l'ont diffractée, soit littéralement mise en morceaux, ce qui a produit un flot inouï de reproductions. Étant donné qu'il est radicalement impossible d'éliminer toutes traces numériques, de faire disparaître, dix millions de fois ou une bonne fois pour toutes, ces répliques surabondantes des écrans, on peut penser que c'était un moyen de noyer l'affaire; peut-être un moyen pour reprendre le contrôle du territoire virtuel et de l'histoire narrée dans la vidéo déjà amputée par Daech pour circuler plus facilement.

Il n'en demeure pas moins que, sans tout ce tapage visant sa condamnation, cette vidéo n'aurait pas été si connue. La censure s'est donc révélée l'obstacle – le corps opaque entraînant la déviation des ondes lumineuses et aqueuses dans le phénomène de diffraction – ayant permis sa propagation avec plus d'intensité⁴⁶, mais aussi dans une autre direction. Les images de Foley, tant celles relatives à sa vie d'avant qu'à ses derniers instants, ont proliféré, faisant en sorte que sa mort ne correspond pas à une disparition. En ligne, dans l'espace public médiatique et numérique, cet individu est loin d'être disparu. En fait, c'est tout le contraire, bien que cela soit de plus en plus fréquent, comme on peut le constater entre autres avec les pages Facebook créées en mémoire des personnes décédées⁴⁷. Cela dit, Foley n'est pas un mort ordinaire. Non seulement il avait déjà les deux pieds dans l'univers médiatique – tant en raison de son travail que de sa disparition vingt-deux mois plus tôt –, mais, en plus, il a été exécuté (ce qui demeure peu commun) et sa mise à mort, elle, a été filmée et diffusée.

On pourrait penser que ses derniers instants capturés par le viseur et partagés par tant de diffuseurs ont fait de Foley un « surmourant », soit quelqu'un qui continue à mourir après sa mort (Cavallari, 2013, p. 2-4), piégé dans une potentielle répétition immémoriale (Comolli, 2016, p. 23). Cependant, ce n'est pas exactement ce qu'on trouve, ce qu'on voit. Les innombrables représentations filmées disponibles disent l'évanouissement plus que la disparition, non seulement parce qu'elles peuvent être regardées en boucle, mais surtout parce qu'elles le montrent vivant.

Cette persistance rendue possible par la démultiplication des images crée, dans le cas de Foley, une *sur visibilité* (Dilmac, 2017, p. 160) qui annule en quelque sorte sa mort et en fait une célébrité *post mortem* (Quemener et Dakhli, 2018, p. 60). Ainsi, il serait plutôt un *amortel* (Balandier, 2004). Seule sa vie individuelle a cessé, sa vie *imagelle*, pour parler comme Cavallari (2013, p. 3-4), se poursuivant indéfiniment, prenant même une ampleur sans commune mesure avec l'existence de chair et d'os du quidam en question. Par conséquent, la diffraction et le potentiel de réitération

infinie des derniers instants de sa vie provoquent une mutation de la vision de la mort, si elle ne met elle-même la mort un peu à mort. Face à la production macabre des terroristes et à l'impossibilité d'en épurer complètement Internet, leurs dits ennemis occidentaux ont répondu par la bouche de leurs canons. En mitraillant ce territoire virtuel d'images et de textes, ils ont pris part d'une certaine manière à la guerre qui avait cours depuis une dizaine de jours dans le ciel irakosyrien. Ils ont en quelque sorte neutralisé la disparition de Foley en créant une « survivance numérique ». Or, le fait d'offrir une alternative, de créer un autre souvenir et de faire de cet homme un véritable martyr a quand même permis à Daech d'atteindre un de ses objectifs, c'est-à-dire nous entraîner, à sa suite, vers la martyrologie.

Martyrologie 2.0

Dès le 2^e siècle avant notre ère, des écrits ont été produits en résistance aux nombreuses mises à mort violentes incluses dans la propagande des pouvoirs en place, lesquelles étaient souvent considérées injustes. Les récits nés d'une volonté de relecture de ces drames – procès, actes, légendes – forment une importante martyrologie, regroupant plusieurs figures dont on célébrait, notamment par ce biais, l'existence et la fin exemplaires qu'il ne fallait pas oublier. On peut donc considérer la martyrologie comme un type de propagande méliorative contrecarrant celle qu'est la monstration macabre des tourments endurés et permettant de faire de toutes morts, de toutes pertes et/ou de toutes défaites, une victoire (Chouraqui, 2018, p. 136). En effet, même si le culte des personnes considérées martyres – en continuité avec celui des héros⁴⁸ – était et demeure un culte funéraire (Baslez, 2021, p. 17-18), il n'en demeure pas moins que la victime, par son encensement, avait et a toujours une deuxième vie où elle était/est justement « victorieuse », voire glorieuse parce que glorifiée. Autrement dit, une réception incluant une relecture des événements et une production d'histoire alternative peut transformer le massacre de personnes innocentes en aller simple pour leur « immortalité mémorielle » (Baslez, 2021, p. 14). En ce sens, il y a longtemps que la martyrologie fait, avec plusieurs trépassés, des survivants symboliques et a par conséquent flouté les frontières entre vie et mort, mais aussi entre privé et public⁴⁹, réalité et fiction.

Si aujourd'hui, la plupart se représente les personnes martyres comme des chrétiennes et des chrétiens jetés en pâture aux lions dans la Rome antique, il n'en demeure pas moins qu'il y a désormais plus de personnes tuées pour leur foi que depuis de nombreux siècles – et certainement plus que par les Romains⁵⁰. Compte tenu de la déclaration des parents de Foley et de l'importance qu'a pour eux la foi catholique, certains ont supposé que « Jim » partageait cette dernière avec eux et devait donc être considéré comme quelqu'un mort pour sa foi⁵¹. D'autres ont affirmé qu'il était plus que croyant, ainsi qu'un essai écrit par lui en 2011 pour le magazine des anciens élèves de son *alma mater* dirigée par des jésuites, le laisse entendre. « Foley y parlait avec émotion de sa foi dans la prière, et en particulier de son recours au rosaire pour le soutenir... C'est également le cœur de son message envoyé depuis sa captivité aux mains de l'État islamique » (Gibson, 2014).

Il faut ajouter ici qu'on pourrait parler de martyr pour maintes victimes des terroristes amoureux du sang versé et de la mort, et ce, parce qu'elles sont cruellement torturées jusqu'à ce que mort s'en suive et, par la suite, « transfigurées » ou transformées par les récits faits *a posteriori*. D'ailleurs, de nos jours, les moyens pour que ces morts ciblés en raison de leur identité, religieuse ou autre, soient omniprésents foisonnent, puisqu'ils sont, pour une grande part, écraniques. En effet, les trépassés de notre ère de disponibilité d'attention outrepassant les heures contenues en une journée⁵² persistent dans nos moniteurs : télévisions, ordinateurs et téléphones, miroirs sans tain par lesquels toutes et tous peuvent « fréquenter » leurs images, entendu que ce ne sont toujours que des spectres ou εἰδωλον⁵³, comme il en va avec la mort filmée, laquelle, même vraie, n'est toujours que l'image de la mort.

D'ailleurs, qu'on le veuille ou non, James Foley, comme maints et maintes autres, a été tué afin d'être utilisé comme image (Zagdanski, 2004, p. 213). Certes, d'un côté, cela annule certains effets recherchés des exécutions passées, dont la disparition de la personne condamnée et son potentiel oubli, mais de l'autre, cela a permis d'alimenter l'industrie martyrologique contemporaine chérie par les djihadistes de tout acabit. Ces derniers utilisent donc la puissance des images qui leur ont été offertes sur un plateau d'argent – *on the silver screen* – à des fins politiques comme armes de destruction massive de l'imaginaire. Dans cet ordre d'idées, et surtout parce que le terrorisme tire son nom de son utilisation des images pour troubler et/ou modifier les comportements, on peut affirmer que Daech a visé juste avec la mort-spectacle abordée dans le présent article. En effet, après que sa force apotropaïque ait tétanisé le monde⁵⁴, ainsi que sa censure quasi immédiate le met en lumière, elle a fait accoucher les écrans, mais pas que, de nombreux contre-témoignages. Je souligne que, hormis les pléthoriques réactions médiatiques et la page mémorielle sur Facebook, il existe désormais une avenue *James Foley* en Nouvelle-Zélande, une série de 33 peintures, *Inescapable Truths*, de Bradley McCallum, un documentaire, *Jim: The James Foley Story* (2016), ainsi qu'une fondation éponyme.

Comme certains l'ont souligné, « l'utilisation des médias sociaux par le groupe terroriste a amplifié le désarroi causé par la mort de James Foley⁵⁵ » et sa médiatisation outrancière a fort probablement augmenté les réponses à cette dernière. Soulevant nécessairement des enjeux relatifs au regard – lui seul nous mettant en rapport avec cette disparition qui, par son enregistrement et sa diffusion sur Internet, n'en est plus vraiment une ou alors seulement dans la dimension intime, hors ligne – ce court clip et ce qu'il a engendré ont flouté bien des limites. De privé qu'elle aurait pu être, elle est devenue affaire publique. Et nombreux furent les ennemis de Daech qui, ainsi bombardés, se sont défendus avec d'autres images, puisque les médias ont enjoint le monde à condamner cette répugnante mise en scène de propagande en ne contribuant pas à sa diffusion, mais aussi à honorer la mémoire de James Wright Foley avec des images de lui le montrant en train de faire ce qu'il aimait le plus : nous informer⁵⁶. Or, comme le soutient Salazar, répondre à un montage par un autre montage est une erreur (2017, p. 70), peut-être un peu parce que ceux offerts en guise de résistance au « discours » de ces hommes en noir alimentaient la foisonnante martyrologie contemporaine.

En ce sens, on peut dire qu'un grand nombre d'individus ont joué le jeu de ces terroristes, lesquels ont réussi à les entraîner à leur suite dans ce monde qu'ils valorisent, leur ont permis d'atteindre un de leurs objectifs. Ainsi, à l'instar des caméras, l'opérateur symbolique qu'est le martyr tourne depuis à plein régime, profitant de l'engouement pour les écrans ainsi que pour les personnes « survivantes ». Il ne faut toutefois pas oublier que la vidéo de James Foley n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan où se noient aussi les Maccabées, ces premiers martyrs de l'histoire qui perdurent dans différents artefacts, et une multitude de saintes et de saints. La vidéo, même censurée, n'en est pas moins « acte d'inscription qui produit une trace » (Cohn, 2016, p. 71-72), brique supplémentaire à cet édifice bimillénaire ou à cette route au bout de laquelle toutes et tous doivent baigner dans leur sang, du moins dans le discours du meurtrier cagoulé⁵⁷. C'est, qu'on le veuille ou non, le genre de mort où il y a une vie, certaine, après. Les limites de l'une et de l'autre étant floues... comme si nous étions perpétuellement dans un film⁵⁸.

Notes

[1] James ou Jim Foley a notamment couvert les troubles en Afghanistan et en Libye, où il a été fait prisonnier pendant quarante-quatre jours en avril 2011, ce qui ne l'a toutefois pas empêché d'y retourner pour la chute de Kadhafi.

[2] Une année funeste pendant laquelle 132 reporters manquèrent à l'appel, soit le nombre le plus élevé de disparitions de journalistes depuis 1997 (Rohde, 2013).

[3] Pour ce faire, ils ont créé un site Internet, *Free James Foley*, lequel récoltait du soutien en provenance d'une cinquantaine de pays après seulement 24 heures, ainsi qu'une page Facebook, laquelle, aimée par 33 994 personnes, demeure ouverte à ce jour en guise de mémorial (données recueillies en novembre 2020).

[4] Le gouvernement américain avait initié une intervention pour libérer différents otages, dont Foley (Nissenbaum et Entous, 2014).

[5] Une petite investigation réalisée en février 2021 sur le moteur de recherche Google a permis de trouver plus de 43 millions de résultats pour les mots-clés « James Foley » et plus de 150 000 pour « James Foley Beheading », contre 260 000 résultats pour « Stephen Sotloff » et un peu moins de 100 000 pour « Stephen Sotloff Beheading ». De plus, je souligne que YouTube recense 838 000 vues pour la couverture d'Euronews de la décapitation de Foley, 534 000 pour le *Telegraph*, 502 000 pour *CNN* et 440 000 pour le *Wall Street Journal*, contre, respectivement 238 000, 398 000, 1 800 000 (!!!) et 2 400 pour celle de Sotloff.

[6] La vidéo s'intitule *A Message to America* ou *Un message à l'Amérique(ou aux États-Unis)* et est clairement un objet de propagande dirigé spécialement vers les ennemis (montage provocateur), bien que ces assauts de mots et d'images s'adressent aussi aux musulmanes et aux musulmans (propagation) (Salazar, 2017, p. 191).

[7] Vision, représentation ou allégorie, car la mort en soi, elle, ne change pas. Voir Jankélévitch, 1977, p. 37-38.

[8] Daniel Pearl a été kidnappé au Pakistan par des membres de Al Qaeda en 2002, un mois avant que la vidéo de piètre qualité où il apparaît enchaîné avec une arme sur sa tempe ne soit envoyée aux grands médias étatsuniens.

[9] Nick Berg est mort décapité aux mains d'Al Qaeda en réponse aux événements de la prison d'Abou Ghraïb en 2014 (voir Salazar, 2017, p. 147-148), année où advint une vague de morts similaires en Irak, dont 28 furent filmées (Larson, 2019, p. 91).

[10] Le premier date de 1984 et le second est devenu un mode de communication autonome avec l'an 2000 (Chouraqui, 2018, p. 25).

[11] Dont Facebook créé en 2004 et Twitter créé en 2006.

[12] Certes, ce n'aurait pas été une première – on peut penser à la couverture « controversée » de la revue *Paper* du 11 novembre 2012 avec Kim Kardashian (voir à cet effet Grossman, 2014) – mais, compte tenu de la source et de la nature des images, c'en était bel et bien une.

[13] Toutes les traductions des sources anglaises sont celles de l'autrice. (<https://www.nbcnews.com/storyline/james-foley/james-foleys-haunted-parents-say-he-was-martyr-freedom-n185136>)

[14] J'utilise la notion de diffraction, du latin *diffractus* « mettre en morceaux », qui désigne le phénomène de déviation des rayons lumineux au voisinage de corps opaques appartenant au domaine de l'optique (Rey-Debove et Rey, 1993, p. 643), car c'est ce dont il est métaphoriquement question avec la censure de la vidéo étudiée (du latin *video*, « je vois » (Rey-Debove et Rey, 1993, p. 2386)).

[15] Je rappelle que ce n'est pas une mort en direct, pas plus que dans le film *La mort en direct* ou *Death Watch* (Tavernier, 1980), la description du châtement de Damiens par Foucault (1975, p. 9-12) ou le supplice d'Holopherne dans le livre de Judith, « c'est une métaphore de la mort qui est filmée » (Comolli, 2016, p. 42). Pour plus d'informations sur les morts en direct, voir Thibodeau, 2017.

[16] La vidéo a, entre autres, été téléchargée sur le compte de la fondation des médias *Al Furqan*, l'agence de propagande de Daech (Callimachi, 2014), ainsi que sur JustPaste.it et Archive.org.

[17] Voir « Daech 2.0 : Quand la propagande devient hollywoodienne », *Rolling Stone*, 26 septembre 2016. (<https://www.rollingstone.fr/daech-2-0-quand-la-propagande-devient-hollywoodienne/>)

[18] Aux dires de Dominguez Leiva, « *Doom Generation* esthétise à outrance le macabre, devenu un pur look, une surface sans profondeur » (2004, p. 205), mais on peut aussi mentionner *Counter-Strike*, *Call of Duty*, *Fallout 4* et *Metal Gear Solid 5* (Cohn, 2016, p. 71).

[19] La description qui suit a été rendue possible grâce aux comptes rendus qui se trouvent en ligne. Mes recherches ne m'ont permis de voir que les minutes avant le fondu crucial et d'innombrables photos de l'après. Ainsi, je ne peux certifier que le moment fatidique n'apparaît nullement dans une autre vidéo et travaille avec les résultats trouvés.

[20] « *I call on my friends, family, and loved ones to rise up against my real killers, the US government. For what will happen to me is only a result of their complacency and criminality. I call on my brother John, who is a member of the US air force. Think about what you are doing, think about the lives you destroy, including those of your own family. Think John, who did they really kill? And did they think about me, you, our family when they made that decision I guess all in all I wish I wasn't American.* » (<https://www.news.com.au/world/james-foley-beheaded-isis-claims-to-have-killed-us-journalist/news-story/6d6411f1cb090ac4b38223a4b0056eb8>)

[21] L'utilisation de cette combinaison permet de « montrer que les rôles sont inversés : les bourreaux occidentaux sont désormais aux mains des prisonniers musulmans autrefois détenus par l'Amérique » (Chouraqui, 2018, p. 77).

[22] Pour plus d'informations, voir Roach, 2020.

[23] Entre autres, il dit : « *Any attempt by you, Obama, to deny the Muslims their rights of living in safety under the Islamic caliphate will result in the bloodshed of your people* ».

[24] Il y a eu quatorze bombardements après la diffusion de la vidéo (Cartillier et Decamme, 2014).

[25] Voir Stahl (1986), Dominguez Leiva (2004) et Kristeva (2013).

[26] Molin Friis rappelle que la décapitation a fait un retour remarqué dans les années 90 en Tchétchénie et qu'il existe aujourd'hui maints sites Internet où plusieurs vidéos d'égorgements extrêmes sont accessibles, et ce, sans censure et sans provoquer la moindre réaction (2015, p. 729; 732).

[27] Voir Larson, 2019, p. 89-120.

[28] Lors de la bataille de Karbala, Hussein, le petit-fils du prophète, et ses 72 compagnons ont tous été décapités. À cet effet, voir notamment Campbell, 2006, p. 585-586.

[29] Pour plus d'arguments en faveur de la décapitation, voir Campbell, 2006, p. 605 et suivantes.

[30] Voir, à cet effet, la saga de Folco (2001, 1995, 1991), où ce voyeurisme entraîne les foules, ainsi que : (<https://www.quora.com/Where-can-I-download-the-video-of-James-Foley-beheading>) .

[31] À cet effet, voir Campbell, 2006, p. 601-602, et Salazar, 2017, p. 122; 125-127.

[32] Coupure dans l'enregistrement qui copie le découpage du corps (Zagdanski, 2004, p. 40), mais aussi celle des temps récents, la guillotine ayant déjà coupé le plaisir des voyeuses et voyeurs au 19^e siècle et retranché le temps de jouissance que pouvait offrir une exécution publique; exécutions qui ont notamment été supprimées en France en 1939 pour éviter les désordres urbains, comme si à la violence des regards répondait la violence des conduites. D'ailleurs, selon Taïeb, on n'a pas aboli la peine de mort, mais le regard porté sur elle (2004, p. 63-65).

[33] Tout porte à croire que la monstration du processus, qui a dû être long s'il s'est fait avec le couteau présenté, en aurait freiné plusieurs.

[34] En effet, « la partie pour le tout est une autre façon de montrer l'horreur tenue pour plus terrible justement de n'être pas montrée », comme le rappelle Comolli (2016, p. 67).

[35] L'histoire se répète, puisqu'il en est allé de même avec la vidéo de Nick Berg (voir Salazar, 2017, p. 150-151).

[36] Entre autres : (<https://economictimes.indiatimes.com/news/international/world-news/us-journalist-james-foleys-beheading-video-was-staged-forensic-experts/articleshow/40866890.cms>)

[37] Je pense, entre autres, au film *The Towering Inferno* ou *La tour infernale* (1974).

[38] Voir, à cet effet, les superproductions du cinéma *gore* dont traite Christol (2010) et Dominguez Leiva (2004).

[39] Bronner parle, à cet effet, de conséquentialisme, une doctrine qui tient les individus pour responsables, moralement, même lorsque les conséquences de leurs actions étaient non intentionnelles (2021, p. 138-139).

[40] Gardner (2014) avance que le décolllement n'a pas été filmé, tandis que Reich (2014) laisse entendre qu'il était probablement trop macabre pour être conservé au montage et, surtout, contre-productif, comme pouvait l'être les vidéos d'otages et d'exécutions au temps de Zarkaoui (À cet effet, voir Molin Friis, 2015, p. 729, note 17).

[41] « La promesse de censure fait jouir de l'image » (Comolli, 2016, p. 70).

[42] Il faut évidemment mettre un bémol sur une telle affirmation. La vidéo était, certes, moins facile à trouver, mais elle existe toujours, tant dans la mémoire de celles et ceux qui l'ont vue que dans celle des objets intelligents de certains membres de Daech, sur ledit *dark web* et ailleurs, cette dernière ayant été téléchargée et copiée au temps de sa disponibilité, comme le suggèrent implicitement les menaces de certaines autorités. Enfin, malgré la tentative d'épurer Internet, elle a été diffusée en boucle le 22 août dans la capitale chinoise à partir d'un écran placé au sommet d'un centre de transport très fréquenté (Hastings, 2014).

[43] Non seulement elles servent à faire peur et à intimider – ce qui reste discutable compte tenu de la censure planifiée (à cet effet, voir Salazar, 2017, p. 88) –, mais aussi à recruter du sang neuf, une stratégie délibérément employée par Al Qaeda en Irak en 2004. Cela dit, maints autres objectifs s'ajoutent à ces deniers (voir Molin Friis, 2015, p. 729).

[44] Un sondage réalisé conjointement par *NBC News* et le *Wall Street Journal* nous apprend qu'il y aurait eu plus d'Étatsuniens au courant de l'exécution de Foley que de n'importe quel événement majeur des cinq années précédentes (McCalmont, 2014). À cet effet, Chouraqui rappelle que John Cantlie a écrit que « 94 % de l'Amérique a entendu parler de cette vidéo d'exécution » (2018, p. 80).

[45] Selon Salazar, la censure par les États et les médias nous dénie notre droit de regarder, notre responsabilité morale et elle empêche toute discussion (2017, p. 90; 123).

[46] (<https://fr.wikipedia.org/wiki/Diffraction>)

[47] Contrairement aux expositions funéraires qui ne durent qu'un temps et ne s'adressent qu'aux proches et à celles et ceux pouvant se rendre physiquement sur les lieux, sur Internet, le mort est exposé aux yeux de toutes et tous, et pour un temps infini (Dilmaç, 2017, p. 160).

[48] Chouraqui souligne « le jeu de miroirs entre victimes, martyrs, terroristes et héros [qui] fait partie de la communication de l'État Islamique » (2018, p. 231-232).

[49] « Le déni de la mort qui règne depuis deux siècles dans les sociétés occidentales aboutit paradoxalement à la multiplication des images de mort, à leur diffusion par tous les moyens » (Comolli, 2016, p. 45). Ainsi, véritablement semée à tous vents, autant grâce à l'œil des caméras djihadistes qu'à nos dispositifs réceptifs et à nos disponibilités envers ces derniers, la mort de James W. Foley, genre de châtiment caché depuis des lustres aux regards nord-américains et rendu public, pour ne pas dire viral, a pénétré le privé et donc réinvesti un espace qu'elle avait déserté.

[50] Voir Buc, 2015.

[51] (<https://www.discovery.org/leadership/blog/james-foley-likely-was-a-martyr>)

[52] Bronner, 2021, p. 79-81.

[53] Mot grec qu'on peut traduire par image, idole, double, apparition et... spectre!

[54] Voir à cet effet, Owens, 1994.

[55] Voir Asselin, 2014. (<https://www.journaldemontreal.com/2014/08/21/james-foley-est-un-martyr>)

[56] Voir Asselin, 2014. (<https://www.journaldemontreal.com/2014/08/21/james-foley-est-un-martyr>)

[57] Une des paroles prononcées par Jihadi John à la fin de la vidéo va comme suit : « *We will drown all of you in blood* ». (<https://www.news.com.au/world/james-foley-beheaded-isis-claims-to-have-killed-us-journalist/news-story/6d6411f1cb090ac4b38223a4b0056eb8>)

[58] Voir Naccache, 2011.

Bibliographie

BALANDIER, G. (2004). « D'une espérance à l'autre : l'émergence de l'homme amortel », dans T. LENOIR et J.-P. TONNAC (dir.), *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, Paris, Bayard, p. 871-887. doi : <https://doi.org/10.3917/trans.156.0011>

BASLEZ, M.-F. (2021). « La genèse du martyr : du héros antique au saint chrétien », *Transversalités*, vol. 156, n° 1, p. 13-21. doi : <https://doi.org/10.3917/trans.156.0011>

BRONNER, G. (2021). *Apocalypses cognitives*, Paris, Babelio. doi : <https://doi.org/10.7202/1043653ar>

- BUC, P. (2015). *Guerre sainte, martyre et terreur. Les formes chrétiennes de la violence en Occident*, Paris, Gallimard. doi : <https://doi.org/10.7202/045146ar>
- CALLIMACHI, R. (2014). « Militant group says it killed American journalist in Syria », *The New York Times*, 19 août. (<https://www.nytimes.com/2014/08/20/world/middleeast/isis-james-foley-syria-execution.html>) doi : <https://doi.org/10.3917/espri.1606.0068>
- CAMPBELL, L. J. (2006). « The use of beheadings by fundamentalist Islam », *Global Crime*, vol. 7, n° 3-4, p. 583-614. doi : <https://doi.org/10.1080/17440570601073384>
- CARTILLIER, J. et G. DECAMME (2014). « Washington et ses alliés cherchent une riposte à l'EI », *La Presse*, 21 août. (<https://www.lapresse.ca/international/moyen-orient/201408/21/01-4793387-washington-et-ses-allies-cherchent-une-riposte-a-lei.php>) doi : <https://doi.org/10.3917/puf.difra.2013.01>
- CAVALLARI, P. (2013). « Après le dernier clic : que signifie mourir sur le web? », *Sens public*, 22 janvier. (<https://doi.org/10.7202/1043653ar>) doi : <https://doi.org/10.7202/1043653ar>
- CHOURAQUI, M. (2018). *La mythologie de Daech*, Paris, L'Observatoire. doi : <https://doi.org/10.3917/res.210.0053>
- CHRISTOL, F. (2010). « Le gore, modalité virale du cinéma hollywoodien », *Cinémas*, vol. 20, n° 2-3, p. 97-117. doi : <https://doi.org/10.7202/045146ar>
- COHN, D. (2016). « L'évidence du cauchemar. La violence des images djihadistes », *Esprit*, vol. 6, n° 425, p. 68-75. doi : <https://doi.org/10.3917/espri.1606.0068>
- COMOLLI, J.-L. (2016). *Daech, le cinéma et la mort*, Lagrasse, Verdier.
- DILMAÇ, J. A. (2017). « Mort et mise à mort sur internet », *Études sur la mort*, vol. 2, n° 150, p. 151-173. doi : <https://doi.org/10.3917/eslm.150.0151>
- DOMINGUEZ LEIVA, A. (2004). *Décapitations. Du culte des crânes au cinéma gore*, Paris, Presses universitaires de France.
- EL DIFRAOUI, A. (2013). *Al-Qaida par l'image. La prophétie du martyr*, Paris, Presses universitaires de France. doi : <https://doi.org/10.3917/puf.difra.2013.01>
- FOLCO, M. (1991). *Dieu et nous seuls pouvons*, Paris, Babelio.
- FOLCO, M. (1995). *Un loup est un loup*, Paris, Babelio.
- FOLCO, M. (2001). *En avant comme avant*, Paris, Babelio.
- FOUCAULT, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- GARDNER, B. (2014). « Foley murder video may have been staged », *The Telegraph*, 25 août. (<https://www.telegraph.co.uk/news/worldnews/middleeast/iraq/11054488/Foley-murder-video-may-have-been-staged.html>)
- GIBSON, D. (2014). « Is James Foley a martyr? A brutal death sparks a faith-based debate », *National Catholic Reporter*, 26 août. (<https://www.ncronline.org/news/people/james-foley-martyr-brutal-death-sparks-faith-based-debate>)
- GROSSMAN, S. (2014). « Top 10 things that broke the Internet », *Time Magazine*, 2 décembre. (<https://time.com/collection-post/3587943/things-that-broke-the-internet/>)
- HASTINGS, D. (2014). « In busy Beijing, graphic video of James Foley's beheading is shown over and over on a giant screen », *New York Daily News*, 22 août. (<https://www.nydailynews.com/news/world/china-broadcasts-beheading-american-journalist-giant-outdoor-screen-article-1.1913598>)
- JANKÉLÉVITCH, V. (1977). *La mort*, Paris, Flammarion.
- KRAYEWSKI, E. (2014). « Watching ISIS James Foley beheading video could lead to charges in U.K.; Graphic images from video blocked on Twitter », *Reason*, 20 août. (<https://reason.com/2014/08/20/watching-isis-james-foley-beheading-vide/>)
- KRISTEVA, J. (2013). *Visions capitales. Arts et rituels de la décapitation*, Paris, La Martinière.

- LARSON, F. (2019). *Têtes perdues et têtes trouvées. Pourquoi on coupe des têtes et ce qu'on en fait*, Versailles, Omblage.
- MCCALMONT, L. (2014). « Poll: Beheading news makes impact », *Politico Magazine*, 9 septembre. (<https://www.politico.com/story/2014/09/poll-james-foley-isil-110783>)
- MOLIN FRIIS, S. (2015). « “Beyond anything we have ever seen”: Beheading videos and the visibility of violence in the war against ISIS », *International Affairs*, vol. 4, n° 4, p. 725-746.doi : <https://doi.org/10.1111/1468-2346.12341>
- NACCACHE, L. (2011). « La conscience ou l’art de se faire un film », *La Conversation scientifique*, Entrevue avec Étienne Klein, 28 novembre, France Culture.
- NISSENBAUM, D. et A. ENTOUS (2014). « U.S. tried to rescue journalist James Foley from Islamic State captors in Syria », *The Wall Street Journal*, 21 août. (<https://www.wsj.com/articles/us-tried-to-rescue-journalist-james-foley-from-islamic-state-captors-in-syria-1408550369>)
- OWENS, C. (1994). « The Medusa effect or the specular ruse », dans *Beyond Recognition. Representation, Power, and Culture*, Berkeley (CA), University of California Press, p. 191-200.
- PAPE, R. A., M. ROWLEY et S. MORELL (2014). « Why ISIL beheads its victims », *Politico Magazine*, 7 octobre. (<https://www.politico.com/magazine/story/2014/10/why-isil-beheads-its-victims-111684/>)
- QUEMENER, N. et J. DAKHLIA (2018). « Hérauts et héros de la postérité. Logiques de médiatisation et fabrique de la célébrité *post mortem* », *Réseaux*, vol. 4, n° 210, p. 53-88.doi : <https://doi.org/10.3917/res.210.0053>
- REICH, W. (2014). « Show the James Foley beheading video », *The Washington Post*, 29 août. (<https://www.washingtonpost.com/posteverything/wp/2014/08/29/why-facebook-and-youtube-should-show-the-james-foley-beheading-video/>)
- REY-DEBOVE, J. et A. REY (1993). *Le Petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- ROACH, A. (2020). « US drops death penalty for British Islamic State terrorists dubbed The Beatles », *Evening Standard*, 19 août. (<https://www.standard.co.uk/news/world/islamic-state-beatles-terrorists-no-death-penalty-a4529001.html>)
- ROHDE, D. (2013). « An epidemic of journalist kidnappings in Syria », *The Atlantic*, 18 novembre. (https://www.theatlantic.com/international/archive/2013/11/an-epidemic-of-journalist-kidnappings-in-syria/281574/?fbclid=IwAR15yPsqLpQInCv5z2-DvM1nyuXrVsl4aMrO_t1xxGi4uf3p6jNtozYXRXg)
- SALAZAR, P.-J. (2017). *Words Are Weapons. Inside ISIS's Rhetoric of Terror* (traduit par KHAZENI, D.), New Haven / Londres, Yale University Press.
- SOBCHACK, V. (2016). « From screen-scape to screen-sphere: A meditation *in medias res* », dans D. CHATEAU et J. MURE (dir.), *Screens*, Amsterdam, Amsterdam University Press, p. 157-175.doi : <https://doi.org/10.1515/9789048531691-015>
- STAHL, P.-H. (1986). *Histoire de la décapitation*, Paris, Presses universitaires de France.
- TAÏEB, E. (2004). « L’exécution soumise au regard. Anthropologie et économie du regard sur les mises à mort publiques », *Communications*, n° 75, p. 57-74.doi : <https://doi.org/10.3406/comm.2004.2143>
- TAVERNIER, B. (réal.) (1980). *Death Watch* [La mort en direct], France / Allemagne, Films A2 / Gaumont International et al.
- THIBODEAU, M. (2017). « Qui doit bloquer la diffusion de la mort en direct? », *La Presse+*, 28 avril, Section Actualités, Écran 5. (https://plus.lapresse.ca/screens/0f4b5ca6-39b6-4b99-8bfb-bb3f00ae0756_7C__0.html)
- ZAGDANSKI, S. (2004). *La mort dans l’œil. Critique du cinéma comme vision, domination, falsification, éradication, fascination, manipulation, dévastation, usurpation*, Paris, Maren Sell.